

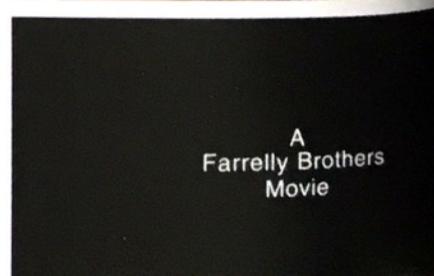
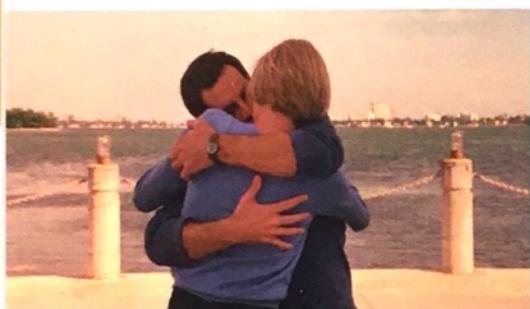
# LES FARRELLY

PAR DICK TOMASOVIC

HUMOUR EXTRA-LARGE

Les audaces potaches des frères Farrelly bousculèrent la comédie américaine des années 1990.

↓  
Amoureux de Mary et jaloux, le vieil homme tente d'abattre Ted, mais Magda dévie sa trajectoire sur le musicien qui finit dans l'eau dans le final de *Mary à tout prix*.



**LA COMÉDIE GRASSE PEUT-ELLE** connaître des moments de grâce? Cette interrogation ludique, qui semble anodine de prime abord, a constitué pour les frères Farrelly une vraie question de cinéma durant une vingtaine d'années, dont les dix premières furent passées au sommet de la comédie américaine grâce aux énormes succès – imprévisibles – de leurs premiers films – improbables. Les scénaristes-cinéastes imposent rapidement leur marque de fabrique : des intrigues abracadabrantesques portées par des personnages généralement peu aimables, voire parfois carrément détestables, et dont les gags avouent une inclination certaine – pour ne pas dire un dangereux penchant ou une pente extrêmement raide – pour l'humour le plus régressif que l'on puisse imaginer. Les blagues sont très volontiers situées sous la ceinture. Elles sont tantôt sexuelles (et d'une crudité rarement vue auparavant à l'écran), tantôt scatologiques (et d'une obscénité peu commune au cinéma), tantôt les deux en même temps. Les moqueries sur le physique, les accents ou les provenances des personnages sont permanentes, les pulsions humaines les plus décérébrées sont mises en scène de manière épique, et l'outrance est le principe de base de chaque scène dont le comique se déploie parallèlement – et fabuleusement – à une forme d'embarras face à tant d'inconvenance et de hardiesse. Sans oublier le rire « peau de banane » puisque les films ne se privent jamais d'un cortège de chutes, de pelles, de gamelles et de corps martyrisés. En somme, l'humour rabelaisien revu et corrigé par le *slapstick*. Les Farrelly sont bien sûr les lointains héritiers du cinéma burlesque dans sa dimension la plus immédiate et excessive, tarte à la crème et sans foi ni loi. Tout le monde en prend pour son grade : les hommes et les femmes, les cons et les gourdes, les bellâtres et les bimbos, les gros et les grosses, les Blancs et les Noirs, les racistes et les racisés, les handicapés physiques et les déficients mentaux, les ploucs et les branchés, les gentils et les méchants. Le registre est celui de la parodie généralisée, des stéréotypes du cinéma et des codes génériques, des clichés publicitaires et des fadaïses sentimentales, des lieux communs du quotidien et des poncifs du politiquement correct. Le succès de leurs films précède de peu l'arrivée sur les petits écrans de la série animée *SOUTH PARK*<sup>1997</sup> (Trey Parker & Matt Stone) et ouvre également la voie à l'explosion des

comédies *trash* à destination des adolescents, du style *AMERICAN PIE* (aussi réalisé par deux frères, Paul et Chris Weitz, en 1999). Avec le recul, la filmographie des frères Farrelly apparaît aujourd'hui comme un marqueur de son époque – la mise sous tension certaine du puritanisme, des valeurs familiales, du modèle social américain policé dissimulant l'ogre capitaliste, autant de thématiques que l'on retrouvera dans le thriller néo-noir, les films catastrophe ou de science-fiction des années 1990. Mais aussi comme un sas de décompression qui permettra l'expression tous azimuts d'un humour libéré des entraves de la bienséance, dont pourra immédiatement profiter Judd Apatow, par exemple, avec toutefois sa sensibilité personnelle. À distance, on s'aperçoit en outre que le cinéma des Farrelly était plus débridé que mordant, intempérant que corrosif. Il s'est d'ailleurs progressivement assagi pour trouver une forme autrement plus classique et légitime (le dernier film de Peter Farrelly, écrit et réalisé en solitaire, n'est autre, faut-il le rappeler, que le triplement oscarisé *GREENBOOK*, en 2018, biographie douce-amère évoquant la tournée du pianiste noir Don Shirley et de son chauffeur blanc dans le Sud raciste des États-Unis de 1962). Il n'empêche que leur cinéma piqua au vif, démanœuvra en profondeur et offrit quelques sublimes et réjouissantes incises dans l'hypocrisie des affabilités sociales. Et puis, il faut le reconnaître, leurs films fonctionnent aussi comme des bains de jouvence ramenant les spectateurs aux stupides et pourtant si amusantes outrances, rusteries et autres invectives des cours de récréation. Ce n'est pas tous les jours que l'on rajeunit au cinéma.

### BÊTES ET BENÊTS

Après avoir travaillé pour la télévision (notamment à l'écriture de l'un des épisodes fameux de la cultissime série *SEINFELD* : « La Vierge », en 1992), les deux frères commettent déjà leur grand œuvre, un film à la fois matriciel et programmatique de ceux à venir, *DUMB AND DUMBER*<sup>1994</sup>, qui les impose immédiatement sur la scène mondiale du rire consternant et de la *broad comedy*, soit la veine comique la plus grotesque, burlesque et loufoque. On y retrouve une sorte de séquençage parodique et de générosité de la blague lourde (« *Y en a un peu plus, je vous le mets quand même* ») hérités des productions de Mel Brooks et des franchises joyeusement atterantes des années 1980 →

comme POLICE ACADEMY<sup>1984-1994</sup>. Deux idiots à la bêtise stratosphérique, victimes d'un malentendu (le coup classique d'une valise « oubliée » près d'un aéroport qui contient une importante somme d'argent destinée à une rançon), se retrouvent bien malgré eux au centre d'une affaire criminelle. Harold et Lloyd (un hommage à la star du cinéma muet burlesque Harold Lloyd), unis par une complicité siamoise (un thème récurrent chez les Farrelly), revisitent le road-movie en multipliant les facéties les plus déroutantes, tant dans les réparties insensées que les gestuelles franchement embarrassantes (le film compte son lot de scènes scatologiques). Le tout est cependant porté par deux acteurs de génie dont les grimaces délirantes et les apparences impayables emportent le film dans une galaxie bien au-delà du bon et du mauvais goût. Jim Carrey, yeux exorbités, menton tiré vers l'avant, dents en ciseaux, coupe au bol et bouche élastique, est parfaitement malaisant. Il fonde cette année-là sa légende (ACE VENTURA, THE MASK et DUMB AND DUMBER sortent à quelques mois d'écart seulement). Quant à Jeff Daniels, avec son air pataud de gros chien endormi et sa chevelure d'épouvantail, il parvient à faire ressentir derrière un regard absolument vide d'intelligence une intériorité mélancolique touchante. Comme pour refermer leur grande parenthèse potache, les Farrelly tourneront un DUMB AND DUMBER DE en 2014, leur dernier film comique à ce jour. Leur dernier film à deux aussi, pour l'instant. Le long-métrage reprend le casting d'origine, vieilli d'une vingtaine d'années. La première scène est peut-être la plus forte, mais la plus explicite aussi quant à cette idée de boucler la boucle. Harold vient voir régulièrement son vieil ami, hospitalisé depuis deux décennies, plongé dans un triste état catatonique à la suite d'un accident vasculaire cérébral. Mais soudain, Lloyd sort de sa léthargie et annonce que tout cela n'était qu'un canular, qu'il jouait la comédie depuis vingt ans. Un temps stupéfait, son ami crie au génie avant de l'aider, de manière un peu trop enthousiaste, à lui enlever sa sonde urinaire... Chez les Farrelly, les blagues les plus longues sont les meilleures. Mais elles ne peuvent être éternelles pour autant.

### POUR L'AMOUR DES FREAKS

Ce premier coup d'éclat est suivi de KINGPIN (STRIKE en français...) que les deux frères réalisent en 1996 avec un casting remarquable : Woody Harrelson, Randy Quaid et même Bill Murray, dont le génie de l'improvisation sera souvent salué par les Farrelly, le reconnaissant capable de comprendre un script en le lisant en diagonale et de l'améliorer avec une facilité déconcertante dès les premières prises. Situé dans le milieu du bowling, le film enchaîne sous un mode un peu paresseux les gags à ce point potaches et scatologiques qu'ils embarrasseront même un Murray venu le découvrir en famille... Le long-métrage ne sortira pas en France. Mais les quatre films suivants, d'une tout autre inventivité, feront mouche.

MARY À TOUT PRIX<sup>1998</sup> est un film de revanche, celle de tous les adolescents ignorés, méprisés ou ridiculisés durant leur scolarité. En chaque comique se terre un



Elle est coincée.



Vous devez voir ça.



Nom de Dieu !



Vise un peu ce que ce neuneu a fait.



Merde alors !

↑ Ted (Ben Stiller) coincé dans *Mary à tout prix* (1998).

lycéen malheureux en amour, dit-on. Les Farrelly ne font pas exception en racontant les mésaventures de Ted (Ben Stiller), qui aurait contre toute attente (timidité malade, appareil orthodontique peu flatteur, etc.) séduit la plus belle fille du lycée par un comportement héroïque s'il n'avait été victime d'un terrible accident de braguette. Bien plus tard, à l'âge adulte, Ted reste obsédé par la belle Mary (Cameron Diaz) qu'il veut retrouver à tout prix, mais c'est sans compter un nombre de rivaux toujours plus importants... Les scènes cultes, aussi transgressives, lubriques et dégoûtantes que désopilantes (le handicapé qui tente en vain de ramasser ses clés, la réanimation cardiaque du chien Puffy, le sperme en guise de gel de coiffure, etc.), révèlent également une forme de tendresse pour les personnages fragiles, instables et monstrueux. Cet amour des *freaks* sera le grand sujet des films à venir des frères Farrelly. Avec FOUS D'IRÈNE<sup>2000</sup>, ils retrouvent Jim Carrey pour lui offrir un improbable numéro – subversif

## TOUT LE MONDE EN PREND POUR SON GRADE : LES HOMMES, LES FEMMES, LES CONS, LES COURDES, LES GROS, LES GROSSES, LES BLANCS, LES NOIRS...

en diable – de motard de police schizophrène possédé par une version maléfique de lui-même. L'AMOUR EXTRA-LARGE<sup>2001</sup> hypnotise un goujat obsédé par les canons de beauté physique (Jack Black) de manière à ce qu'il ne découvre pas que la ravissante Rosemary qu'il fréquente (Gwyneth Paltrow) est en réalité fortement obèse. DEUX EN UN<sup>2003</sup> place carrément au centre de son intrigue des frères siamois (Matt Damon et Greg Kinnear) dont l'un décroche un rôle dans un film pornographique. Chacune de ces situations est poussée au-delà des limites de l'insolite et du racontable. Le corporel – et ses représentations – s'impose comme le sujet de prédilection des deux réalisateurs, qui le questionneront aussi dans leur film d'animation (OSMOSIS JONES<sup>2001</sup>). Si la suite de leur filmographie commune s'avère moins passionnante, elle ne tombe jamais dans le cynisme. Sous l'humour calamiteux se trouve toujours une affection authentique pour la bizarrerie des corps et le refoulé des esprits. Leur film hommage aux trois Stooges (LES TROIS CORNIAUDS<sup>2012</sup>), les rois du vaudeville américain, est d'ailleurs une déclaration d'amour à la farce nigaude et puérile, à laquelle ils ont offert une nouvelle contemporanéité : montrer des esprits malsains dans des corps malsains. Là où il y a de la gêne, les Farrelly ont trouvé du plaisir. ●



↑ Charlie (Jim Carrey) noyé d'insectes dans *Fous d'Irène* (2000).